

La Rose et la Bleue

Une jeune femme sous l'occupation
Témoignage, Édition Logomotif

Jacqueline Lang

Madame, lorsque j'ai ouvert votre livre le lendemain de notre rencontre, dimanche 21 mars, moi qui lis si peu, je ne me doutais pas que sa lecture allait me saisir au point de ne plus me lâcher de toute la journée jusqu'à la dernière ligne, en soirée.

Ces pages sont à la fois terribles, bouleversantes et pleines d'une grâce inouïe. Vous saurez ainsi sans doute qu'il était indispensable que vous nous offriez ce témoignage – aussi douloureux puisse-t-il être : il est acte d'amour –, car ce que nous savons de cette période de notre histoire, les uns et les autres, ne sont jamais plus que des faits tragiques et indignes.

Ainsi décrit à travers une expérience personnelle, nous vient la possibilité de revivre ce chemin de détresse, de mille courages, de luttes permanentes, d'inspirations, de recours aux sources intarissables de l'espérance. Malgré les coups redoutables et répétés d'un sort qui s'acharne, vous ressurgissez avec cette émouvante et tendre authenticité qui vous est, cela se voit comme la lumière du jour, définitivement acquise. Que peut-on sauver en pareille épreuve : ses enfants, sa sœur, sa belle-mère, mais encore... son âme. Se sauver soi-même du désespoir qui referme toutes les portes, toutes les fenêtres.

Or, je l'ai vécu samedi avec vous tous, gens adorables : elles sont toutes ouvertes sur les autres, les portes et les fenêtres, à *Gravard* ! Le « Lieu » symbolise, me semble-t-il, la reconquête complète d'une âme qui, après avoir traversé la « grande tourmente » du destin, a retrouvé toute sa fraîcheur et sa grâce.

Si je suis meurtri et révolté par l'atrocité de ce que d'autres êtres humains ont pu vous faire subir, vous infliger, je suis tellement admiratif et rassuré par votre façon si décidée, si patiente et confiante d'avoir traversé le drame de votre jeunesse. Car cet Holocauste inexplicable, barbare et lâche pourrait faire désespérer de la race humaine.

C'est un prêtre étonnant, Stan Rougier qui, lors de son homélie de Pâques 2001, rappelait les questionnements permanents des jeunes : « ...c'est toujours la même doléance que j'entends, la même protestation. Sur des centaines de questions qui m'assaillent, la plupart porte sur le mal et la souffrance : “ Pourquoi ce nouveau-né handicapé à vie ? ”, “ Pourquoi ce jeune lycéen qui se suicide ? ”, “ Pourquoi cette inondation, ce tremblement de terre, cet accident ? ”, “ Pourquoi les camps de concentration ? ”. Élie Wiesel, juif rescapé des camps, a écrit une lettre à Dieu dont j'aimerais vous faire partager quelques phrases : “ Auschwitz avait comme but non seulement de nous détruire, mais de te détruire Toi le Père de l'Humanité. Pourquoi alors ne pas songer en même temps à Ton chagrin ? Regardant Tes enfants souffrir, n'as-Tu pas souffert comme eux, voire avec eux ? ” ...Aucune parole n'est à la démesure de certaines souffrances, mais savoir que Dieu souffre avec nous peut nous délivrer d'un Dieu indifférent ou malveillant. »

Mais au-delà de cette vision d'un Dieu compatissant, qui pleure avec ses enfants, comme Jean-Paul II, et bien plus modestement évidemment, j'ai le désir au nom de cette race humaine dont nous faisons malgré tout partie – même si parfois, devant de telles atrocités, nous nous interrogeons sur ce que nous sommes venus faire ici-bas au milieu de ces armées de fous et d'assassins déguisés de mille manières –, de vous demander pardon pour une telle infamie, une telle cruauté et parfois tant de lâcheté... sans doute à cause de cette peur qui ternit tellement l'attitude – je voudrais dire : qui limite singulièrement l'altitude – des êtres humains.

Il est vrai qu'avec ce récit, nous entrons dans votre intimité, nous découvrons toute votre famille, mais n'est-ce point pour en devenir en quelque sorte des membres de cœur, des amis à tout le moins, et ça, c'est déjà fait ! Comme on vous aime de tendresse en ces pages : on tremble, on plie, on court, on pleure, on respire, on mange du poil que l'on croit salvateur, on monte les rues, les escaliers, on fait des paquets puis des colis, on rend visite, on reconforte lorsqu'on n'a plus soi-même le moindre courage, on espère, on lutte, on fuit, on se réfugie, on se couche à terre, on hurle, on donne des coups aux vaches innocentes, on se relève, on respire l'air vivifiant de cette campagne protectrice, on marche, on aime et on donne sans restriction tout ce qui reste... on devient une fleur du printemps, indestructible et radieuse

parce que toutes les giboulées sont tombées dessus sans en ternir la candeur.

Et oui, tant nous cheminons, souffrons et espérons avec vous que « La Rose » et « La Bleue » deviennent nos sœurs, traquées, cachées, protégées, un peu insouciantes... du moins le croit-on ; Dieu merci, des pires horreurs de ce cauchemar, elles furent préservées ! Combien Mélanie appartient à la dynastie de ces grands-mères adorées ! Qui ne voit en André un père, perdu des yeux, mais pas du cœur, dont l'exemple soutient l'arc de nos vies tendues vers le haut. Et le bouillant et téméraire David n'est-il pas l'archétype de l'Homme de devoir et d'action qui risque la vie et la mort ? Jeanne « La Belle » des années 14, qui faisait merveille au jardin de *Gravard*, n'avait-elle pas édifié à force de patience, de courage, d'abnégation, une « Belle âme » pour passer le seuil de la vieillesse et rejoindre ses chers disparus ? Et ce papa aimé, Marcel, et l'autre maman, Yvonne, attentive veilleuse du bonheur des autres, sur lesquels le destin n'a pas veillé, ne laissent-ils pas pour toujours l'ineffable empreinte de leur tendre affection ? Sans doute furent-ils accueillis, les uns et les autres au moment de leurs épreuves respectives ou du grand passage par cette mère devenue ange protecteur, la belle et douce Carmen, elle qui vous offrit la vie peu avant de remettre, à Dieu, la sienne.

Après bien des peines et des péripéties vient enfin ce jour béni du 8 mai 1945. Restent auprès de vous Jeanne, Jacques, Nicole, Arlette et Claudine. Tout le village de *Gravard* monte sonner les cloches en la si belle église d'Audrix, la journée durant, parce que même si l'on a presque tout perdu, il reste encore « La Liberté », cette liberté dont vous veniez d'apprendre tout le terrible prix ; demeurent encore l'amitié, le ciel bleu, le printemps qui regagne ses droits sur l'hiver, une maman et un frère de cœur : Jeanne et Jacques, une jeune sœur aimée, deux gamines joyeuses « La Rose » et « La Bleue », vos filles chéries qui maintenant trottent en sabot – par exemple, ça alors ces petites parisiennes, quel toupet ! –, des voisins qui sont comme une famille nouvelle et encore Dédée, Annette et leurs sœurs, l'institutrice qui entend les bruits de chaque cœur...

Vous voyez, « Princesse » – ainsi que s'adresse à vous Dédée –, aux disparus comme aux vivants, par ce livre tellement fort et vrai, vous avez donné éternité. Il n'est plus de miliciens, de dénonciateurs, de gardiens, de bourreaux, de passeurs, de messagers

utiles ou maladroits, de médecins, de chrétiens, de voisins ou de passeurs généreux ou intéressés... Demeure seulement la vie indestructible que le souvenir et l'Amour nous offrent toujours. Par votre plume, ils sont plus présents aujourd'hui qu'une vie ordinaire ne le permet. Ce livre est hymne d'Amour contre toutes les barbaries.

Et puis, cela est de mes convictions que je ne demande à personne d'accréditer, mais samedi à *Gravard*, ils étaient tous là, avec d'autres encore sans doute... Nos vies ici semblent si solitaires parce que nous marchons dans nos têtes sans jamais vraiment faire silence. Les âmes sont impérissables qu'on le sache, le pressente ou l'ignore et ainsi que le dit avec une infinie délicatesse Serge Klarsfeld au sujet de ce livre « ...il est écrit par Jacqueline et c'est encore André qui a guidé sa main », sans doute aussi celle de son petit-fils Laurent, celle de votre éditeur et celles encore de tous ceux qui étaient là vous entourant de leur amitié ou de leur affection en ce premier jour du printemps 2004, comme ce le fut aussi, d'une autre manière bien sûr, en 1943.

Pour conclure, il me faut évoquer la cantate *Ani maamin, un chant perdu et retrouvé* de Darius Milhaud, sur un texte d'Élie Wiesel – deux artistes de familles éprouvées par cette tragédie. Cette œuvre s'énonce comme un réquisitoire, un appel désespéré des pères du peuple élu, horrifiés par leurs constats sur terre : « Abraham, Isaac et Jacob, à force de regarder, se sentaient coupables car inutiles... Voilà pourquoi, en cette nuit incandescente, ils remontèrent au ciel. Et vinrent parler à Dieu de son peuple ». A la fin de ce plaidoyer bouleversant, Élie Wiesel donne à dire au récitant : « Abraham, Isaac et Jacob s'en vont, illuminés par un autre espoir, celui qu'ils puisent en leurs enfants. Ils quittent les cieus et ne voient pas, ne peuvent pas voir qu'ils ne sont plus seuls : Dieu les accompagne en pleurant, en souriant, en murmurant : *Nitz'huni banai*, mes enfants m'ont vaincu, ils ont droit à ma gratitude. Ayant dit, il le dit encore. La parole de Dieu, on n'arrête pas de l'entendre. Le silence des disparus non plus ».

Jean Alain Joubert

En hommage aux enfants d'Abraham
21-30 mars 2003